

haïter que cette méthode se perpétuât : quelle simplification, et quelle salubrité intellectuelle.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Gismonda*, drame lyrique d'après Victorien Sardou, paroles de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février. — VAUDEVILLE-LYRIQUE : *Cléopâtre*, drame lyrique de M. Louis Payen, musique de Massenet.

Il y a au troisième acte de *Gismonda* un merveilleux décor. Le rideau se lève et on découvre l'Akropole. Appuyée sur le mur cyclopéen des Pélasges, qui de ce côté la défend, la citadelle d'Athènes repose dans sa gloire. Un escalier de marbre, encastré dans l'abrupt rocher de Kéklops, conduit à l'unique entrée de la forteresse inaccessible et aboutit aux Propylées étincelantes dont l'albe colonnade domine les deux ailes. Dans l'une, la pinacothèque abrite les scènes de l'Iliade et de l'Odyssée que Polygnote peignit à la cire avec quatre couleurs, le blanc de Mélos, le noir fait du marc de raisin, l'ocre jaune d'Attique et le rouge de Sinope. L'autre est le temple de Niké Aptéros, la Victoire enchaînée à jamais dans la ville immortelle. Par-dessus le portique central, on voit s'élançer dans l'azur la statue colossale d'Athéna Promachos, la Pallas guerrière, si haute que son casque et sa lance peuvent être aperçus de la mer. Plus loin, on reconnaît le délicieux Erekhthéion, trois fois saint tabernacle voué aux mythes primordiaux les plus augustes qu'aient révéérés les Athéniens, renfermant l'olivier sacré et la fontaine d'eau salée, conservant pieusement l'antique idole de bois d'Athéna Polias, protectrice de la cité. Tourné vers le midi, on y distingue un délicat vestibule. Six figures de jeunes Athéniennes harmonieusement drapées dans les plis du kolpos et de la diploïs, les adorables Karyatides aux yeux sans prunelles, en supportent l'entablement. Et, devant elles, à deux cents pas des Propylées, se dresse enfin le Parthénon de Phidias et de Périclès, ce miracle de la rigidité dorique dont aucune colonne n'est perpendiculaire, mais toutes vont s'inclinant d'une insensible obliquité vers la cella, de sorte que leurs axes prolongés se croiseraient au-dessus de la nef comme une voûte d'épées gigantesque ; ce mystère de l'architecture rectiligne où, du faite aux assises, nulle ligne n'est horizontale, mais toutes, dès les fondations les plus profondes, décèlent à la mesure une courbe imperceptible au regard, qui

commande l'ensemble et règne jusqu'à l'architrave et au sommet ultime. Le sanctuaire de la Déesse Vierge se détache sur le bleu éclatant du ciel dans la blancheur éblouissante de son marbre pentélique coupée de la polychromie des reliefs de ses frontons, de ses métopes et de ses frises. Tout flamboie de lumière ruisseyante et limpide où bruissent les abeilles de l'Hymette voisine. Tout resplendit de majesté sereine, de grâce, d'eurythmie ineffable. On contemple ici la Beauté accomplie, absolue, idéale, éternelle. On sent passer sur soi le souffle du divin. Une prière monte aux lèvres, que la mémoire balbutie : « Toi seule es jeune, ô Kora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire... ô Arkhégète... ô Salutaire... » Et on entend soudain des flûtes moduler et résonner des cordes. C'est le grand jour des Panathénées. Un cortège s'avance, qui gravit la colline et les degrés de marbre, pénétrant dans l'enceinte sacrée. Les citharèdes et les aulètes ouvrent la marche au son de leurs instruments. Après eux, couronnés d'olivier, quelques-uns couverts d'une armure, vient la phalange des vainqueurs aux concours de la veille et de l'avant-veille : aèdes, musiciens, virtuoses, conducteurs de chars, champions des jeux hippiques et du pentathlon. Puis, choisies parmi les plus belles, une blanche théorie de jeunes vierges, porteuses des offrandes et des vases sacrés, précèdent un groupe d'éphèbes musclés et souples, chargés des ustensiles du sacrifice, des couteaux et des urnes d'or, des bassins d'argent ciselé où giclera le sang des victimes. Et voici les taureaux et les bœufs sans tache, aux cornes dorées pour l'hékatombe, maintenus par des serviteurs enveloppés dans l'himation. Deux rangs de vieillards imposants les suivent lentement, serrant entre leurs doigts des rameaux d'olivier qui s'étalent sur leur poitrine. Derrière eux apparaît alors, dans sa magnificence, le vaisseau panathénaïque. Il est construit pour pouvoir naviguer et une machinerie permet de le faire glisser sur le sol. Sa voile déployée est le nouveau péplos destiné au fétiche de la Poliade. Surveillées par deux arréphores et deux prêtresses, dix jeunes Athéniennes de noble race l'ont tissé pendant les quatre années qui marquent la périodicité de la fête panégyrique, et y brodèrent richement quelque épisode du mythe de la Déesse Vierge. L'instant, ici, est solennel. Nul objet n'est plus vénéré, et le plus humble laboureur, avare des minutes utiles, déserte ce jour-là son

champ pour quelques heures afin d'admirer le péplos. Le navire sacré passe escorté de citoyens d'élite munis d'épées et de baudriers de cuir cloutés d'airain. Enfin, casquée et cuirassée de bronze, armée de lourds boucliers et de lances massives, les chevaux somptueusement caparaçonnés, la cavalerie athénienne défile en ordre d'apparat sous le commandement d'élégants et opulents aristocrates. Ensuite, hommes, femmes, enfants, c'est la foule privilégiée admise à la cérémonie, peuple et bourgeois de la cité, visiteurs accourus de tous les districts de l'Attique, étrangers de passage avec des branches de chêne aux mains, multitude impatiente et recueillie qui s'écoule vêtue de blanc et s'engouffre dans les Propylées. Et on voit encore bien d'autres choses : l'arrêt devant l'Erekhthéion et l'oblation du péplos au chant des hymnes ; la procession, de là, qui se divise autour du Parthénon et gagne l'immense autel de granit vis-à-vis du portique oriental ; la statue de Pallas Athéné souveraine, que Phidias sculpta dans l'ivoire et habilla d'or pur, saillissant hiératique au centre de la cella, lumineuse à travers les ombres violacées de la porte béante ; puis l'acte des libations liturgiques, tandis que retentit le vieux nome d'Athéné de l'aulète Olympos, « fondateur de la musique grecque et belle » ; l'hékatombe sanglante entrecoupée d'invocations et la cuisson des bêtes immolées ; le festin terminal où les assistants étendent les mains et se rassasient ; enfin le retour au logis des Athéniens repus de viande et saturés de sublime, encombrant l'Akropole et l'escalier de marbre d'un peuple de statues animées, dans l'apothéose de l'incendie de pourpre allumé par Hélios qui descend dans la mer.

On voyait tout cela, au troisième acte de *Gismonda*. Ou, plutôt, je l'ai vu dans le cercle magique qu'isolait d'une ambiance indigne le rond de ma lorgnette tutélaire. Je l'ai vu, mais ce n'était qu'un rêve, un mirage évoqué par la toute puissance d'une beauté capable de revivre radieuse jusqu'en un falot simulacre. Le décor ne montrait que l'Akropole à demi ruinée du moyen âge, avec son Parthénon presque intact, tel qu'il était encore avant qu'en 1687 il n'eût été détruit par le canon des Vénitiens. Malheureusement, ici, il ressemble à la Madeleine, car il a l'air en pierre, aussi bien que les Propylées. Les rayons qui viennent frapper la muraille écroulée des Pélasges ne sont point les éclats suprêmes d'un crépuscule rutilant, mais les annonceurs auroraux d'un

soleil qu'un facétieux électricien fait froidement se lever au nord-ouest. Il a suffi pourtant de ces quelques tréteaux recouverts de toile peinte pour réveiller ce passé de splendeur et annihiler pendant quelques moments la chose sans nom qui se déroulait sur les planches. La pièce de *Gismonda* est de l'acabit scribesque et commercial qui distingue les productions de feu Sardou. MM. Payen et Henri Cain étaient évidemment désignés pour accommoder ce mélo en livret selon la formule. Ils y ont réussi au delà de ce qu'on devait redouter et rencontrèrent en M. Henry Février un complice adéquatissime. La musique de *Gismonda* dénonce un manque de vergogne qui, même en ce temps de mercante où nous sommes, stupéfie. Le talent de M. Février se divulgua toujours d'espèce assez courante et dépourvue d'originalité. Toutefois, eu égard à la jeunesse de l'auteur, *le Roi aveugle* put procurer jadis l'illusion de la sincérité. Le choix de *Monna Vanna* plus tard dénotait pour le moins des aspirations élevées et, en dépit d'un massenétisme indélébile, on y pouvait à la rigueur admettre un effort peu intéressant, mais convaincu. A l'instar de son héroïne enlevant sa chemise, M. Février dépouilla toute pudeur avec *Gismonda*. Dans le but bien prémédité de flatter et d'exploiter les goûts les plus vulgaires d'un public ignorant, il a dépassé le cynisme et la grossièreté des véristes italiens eux-mêmes. De la part d'un compositeur de son éducation, la niaiserie voulue que distille le court prélude précisément du tableau parthénien en revêt les allures d'une petite vilénie véritable. Sans doute, en écrivant cela, M. Février songea-t-il à la fois à nos nouveaux riches et aux bouchers de Chicago. Peut-être, après s'être déconsidéré parmi les musiciens, sera-t-il néanmoins déçu dans cet espoir d'un bas succès d'argent. Il faut le lui souhaiter cordialement, car il ne l'aura pas volé. Qu'un tel ouvrage ait pu, pendant la guerre, être subventionné et promené par notre propagande en Amérique en tant que spécimen de notre art musical français, en vérité, c'est un assez honteux scandale.

§

Depuis la fin du mois d'octobre, nous jouissons d'un nouveau théâtre lyrique que MM. Gheusi et Deval ont installé dans la salle du Vaudeville. On ne pouvait que s'en féliciter, d'autant que leurs promesses étaient fort alléchantes. Il faut bien reconnaître qu'ils ont plutôt mal commencé. On se demande quelles raisons

inscrutables ont pu dicter aux deux aimables directeurs la fantaisie de repêcher, pour leur spectacle d'ouverture, le four le plus complet qu'ait ramassé naguère un Massenet archi-vidé. Peut-être ont-ils compté sur la célébrité du nom de ce récent défunt pour leur attirer le succès. C'est un étrange préjugé qui règne un peu partout au grand dam des commanditaires. Il est remarquable, en effet, que, sauf *Thaïs* réclamé çà et là par les cantatrices pour ses ficelles roublardes et clémentes, aucun ouvrage de Massenet n'a pu tenir l'affiche à l'Opéra et, afin d'imposer à la salle Favart autre chose que *Manon* et *Werther*, M. Carré dut épauler ses talents de metteur en scène de la persévérance la plus tenace. La musique de **Cléopâtre** est aussi morne que mort-née et elle n'amusera très sûrement pas plus le public inaverti qu'elle ne saurait intéresser les mélomanes. Le livret, où sévit derechef M. Payen est une suite de « tableaux vivants » sans psychologie, sans action, presque sans lien, qui relèvent proprement du cinéma, encore que M. Louis Payen s'y soit attesté passé maître dans l'art de faire élocuter à des ombres illustres ce qu'un poilu de mes amis dénommait des sonneries colonnelles, et dont ni l'aphonie de M. Renaud, ni le charmant accent de M^{me} Mary Garden ne parvinrent à conjurer le ridicule. Il est ingraisemblable que cet amphigouri incohérent exerce plus d'attrait que la musique exsangue. On conçoit mal que MM. Gheusi et Deval, qui sont gens d'expérience et d'esprit, ne l'aient point discerné d'eux-mêmes. En s'embarquant pour leur début dans la galère de cette *Cléopâtre*, il semble par surcroît qu'ils partent sans boussole et sans phare au milieu des écueils d'une entreprise nouvelle à tout le moins pour l'un d'eux. Qu'ils se persuadent qu'un théâtre lyrique est fait a priori pour jouer « de la musique », et de la vraie. Le public auquel ils peuvent s'adresser est devenu chez nous assez nombreux pour affluer chaque dimanche à quatre ou cinq grands concerts, — (Lamoureux, Colonne, Pasdeloup, Conservatoire, Trocadéro), — dont certains se dédoublent même au profit des jeudis et samedis. On en arrivera peu à peu à avoir, à Paris, une soirée ou après-midi d'orchestre à peu près tous les jours, tant s'y répand le goût de la musique. Il y a là, pour un théâtre bien situé, une pépinière d'abonnés et d'entrées payantes de rendement assez évidemment plus sûr que le hasard des digestions ou le caprice des flâneurs. Que MM. Gheusi et

Deval s'en souviennent. Ils ont une jolie place à prendre entre les embarras de notre onéreux Opéra et l'italomanie abêtissante qui embouteille impudemment notre Opéra-Comique au nez de nos compositeurs français. Ils nous ont annoncé du Debussy et du Ravel qui irait comme un gant à leur salle mignonne. Leur répertoire publié poussait même l'audace jusqu'au *Protée* de M. Paul Claudel et de l'avant-gardiste Darius Milhaud. Qu'ils adjoignent au savoureux bagage de notre jeune école quelques chefs-d'œuvre consacrés. Qu'ils s'emparent de *Boris Godounoff* abandonné ; qu'ils nous octroient *Don Juan* en italien auprès du *Barbier de Séville* et chantés par des voix dont le prix ne paraît pas les effrayer. Qu'ils n'hésitent pas à utiliser l'excellente acoustique de leur salle pour donner des exécutions parfaites de tel ou tel des drames wagnériens tous tombés depuis 1914 dans le domaine public. Qu'ils ne reculent pas non plus devant M. Igor Strawinsky. Et qu'ils parent enfin tout cela d'une décoration « à la page ». Bref, et à tous égards, qu'ils fassent œuvre d'art véritable. Il est infiniment probable qu'ils n'auraient pas à s'en repentir et que la ceinture dorée ceindrait pour eux la bonne renommée. Il semble, par malheur, que leurs intentions soient tout autres et qu'ils aient chambardé leur programme initial. *Bonsoir* nous révéla par un entrefilet qu'outre le *bel canto* oiseux de Bellini et de Donizetti, ils se disposaient à leur tour à lancer tout un régiment de « véristes » à l'assaut des tantièmes parisiens. Je crains fort que ceux-ci n'en pâtissent et que le Vaudeville-Lyrique n'en récolte aussi peu d'argent que d'honneur.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Berthe Morisot, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Albert André, galerie Darand-Ruel. — Exposition Maurice Asselin, galerie André Pesson. — Exposition de l'Art Contemporain (1^{er} groupe), galerie Marcel Bernheim. — Exposition Paul Serusier, galerie Druet. — Exposition Van Houten, galerie Sauvage. — Exposition Albert Baertsoen, exposition d'aquarelles de M. Jean Lefort, exposition Eugène Delaporte, exposition Sénéchal, galerie Georges Petit. — Exposition Ubaldo Oppi, exposition Hurard, galerie Devambe. — Exposition Kikoïne, galerie Chéron. — *L'Atelier du peintre* de Gustave Courbet, galerie Barbazanges.

Ce sont dans des décors de fraîcheur et de clarté tendre, intérieurs sobres, égayés de fleurs et de palmes, jardins spacieux de la banlieue de Paris, à la rigueur, mais rarement, sur une plage